

4 raisons pour lesquelles la culture du call-out marginalise les femmes trans (et nous cause à tous·tes du tort)

Par Kai Cheng Thom (2016). Traduction de l'anglais (Canada) par Sœur Thérèse.com (2020), relectures de Jules et de Nausicaa et Sœur Charlie.

Originellement paru sur le site Everyday Feminism, l'article en anglais est accessible [ici](#).

« La punition ne frappe pas les personnes nuisibles. Elle frappe celles qui ne peuvent pas l'éviter. Ce n'est pas un contrepoids, mais bien une violence déguisée. » – Porpentine Charity Heartscape, [Hot Allostatic Load](#)

Je l'observais il y a quelques semaines encore : une femme trans que je connais faisait l'objet d'un call-out public sur Internet.

Le post incriminant déclarait, sans entrer dans les détails, qu'elle avait parlé et agi de manière oppressive, ce qui avait suscité un sentiment d'insécurité chez d'autres personnes. Le post exigeait en outre d'être repartagé pour que la nouvelle se répande, que la femme trans en question soit bannie des espaces communautaires en ligne et IRL, et qu'on lui refuse toute possibilité de logement et d'emploi au sein des réseaux informels LGBTI locaux.

Comme la plupart des femmes trans que je connais, elle était pauvre et bataillait avec sa santé mentale, sa stabilité professionnelle et son accès au logement.

Je ne savais pas trop comment me sentir, ni comment réagir. J'ai essayé de parler de la situation avec quelques connaissances de la communauté militante, mais personne ne semblait savoir davantage de ce qu'il fallait faire ou penser.

Il n'a certainement pas aidé que cette femme trans ait déjà une "mauvaise réputation" – pour avoir "occupé trop d'espace", pour avoir exprimé des opinions controversées, et pour son instabilité émotionnelle au sein des espaces communautaires.

Et si ce sentiment de douleur et de malaise continuait de me ronger, je ne voulais pas pour autant me faire l'"avocate du diable" en essayant d'excuser un comportement oppressif, n'est-ce pas ? Je n'allais tout de même pas *gaslighter* les individu·es qui s'étaient senti·es personnellement attaqué·es ou blessé·es par cette personne, en niant leur vécu, n'est-ce pas ?

Ce que je voulais pour ma communauté, c'est qu'elle soit aussi sûre et exempte d'oppression que possible, n'est-ce pas ?

Et si cela signifiait forcer cette femme trans « problématique » à en être exclue, n'était-ce pas là un juste prix à payer ? Quelle autre option avions-nous ?

C'est un peu effrayant de dire cela, mais j'ai parfois l'impression que la culture militante génère autant de problèmes qu'elle ne tente d'en résoudre. Ou peut-être est-ce simplement que nos solutions, créées en réaction à une société oppressive, finissent par imiter ces systèmes oppressifs bien plus souvent que l'on ne voudrait l'admettre.

Mais, que nous voulions le reconnaître ou non, il est temps d'avoir quelques conversations difficiles à propos de la [culture du call-out](#) – la pratique militante consistant à confronter publiquement et agressivement des individu·es jugé·es problématiques –, à propos de son exploitation contre les catégories de personnes les plus marginalisées et vulnérables, et de son incapacité à les protéger.

J'ai vu tant de femmes trans se faire call-out et se faire exclure de leur communauté – et j'y ai parfois même participé. Bien sûr, cette pratique ne se limite pas aux femmes trans, mais j'ai remarqué, et de manière flagrante, que cela arrive le plus souvent à mes sœurs (si vous voulez en savoir plus, continuez la lecture).

Je fais même régulièrement des cauchemars où ça m'arrive à moi aussi.

Voici quatre façons dont la culture du call-out marginalise les femmes trans et, par extension, nous cause du tort à toutes.

1. Les femmes trans ont moins facilement accès à l'éducation et au langage militant

Le problème du rejet constant des femmes trans par les communautés militantes « radicales » n'est pas nouveau, et je ne suis pas la première à en parler, loin de là.

L'autrice et artiste [Morgan M. Page](#) parle du « Syndrome de la folle transsexuelle », la tendance à cataloguer les femmes trans qui s'expriment d'une manière jugée inacceptable dans les milieux militants :

Qui sont ces folles transsexuelles ? Souvent, ce sont des militantes incroyablement sincères qui n'ont pas eu le privilège d'apprendre tous les codes et rouages propres aux pratiques militantes et indispensables à l'appartenance à une communauté LGBTI. On les qualifie souvent de “trop émotives”, de “trop colériques”, de “détraquées” hors de contrôle.

Ce n'est que très récemment que les mouvements militants ont commencé à réfléchir à la dimension validiste et élitiste de l'attention démesurée qu'ils portent, à défaut de produire des changements socio-économiques concrets, à l'usage de lexiques, de terminologies et de concepts politiquement corrects.

C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les femmes trans et les personnes transféminines. Pour elles, répondre à leurs besoins fondamentaux est bien plus urgent que d'acquérir une réputation militante en apprenant les bonnes doctrines théoriques ou en se tenant à jour des dernières tendances en matière de justice sociale en ligne.

Pour de nombreuses femmes trans – en particulier lorsqu'elles sont âgées, pauvres, handicapées et/ou racisées – il est souvent impossible d'accéder à l'éducation académique et sociale nécessaire pour être “politiquement correcte” et “socialement acceptable”.

Ainsi, le fait de reprocher aux femmes trans d'avoir un “discours problématique” ne fait souvent que renforcer des dynamiques transmisogynes et oppressives.

2. La culture du call-out punit souvent les femmes trans pour leurs traumatismes

Comme pour l'accès à l'éducation et à l'emploi, nous, femmes trans, subissons davantage de violences et de traumatismes [1]. Le monde dans lequel nous vivons est violent – ou du moins, pour la plupart d'entre nous.

La culture du call-out, cependant, ignore complètement cette réalité – et nous punit même pour cela.

Je mène aujourd'hui une vie assez ordinaire, mais dans un passé encore très récent, la violence faisait partie de mon quotidien. Parce que j'étais une jeune femme trans racisée, des gens m'ont agressée physiquement et sexuellement, j'ai été manipulée, et régulièrement exploitée.

J'étais vulnérable.

Ma réaction de survie a été de m'endurcir : si l'on tentait de me faire du mal, alors je blessais en premier. Quand je n'avais pas le choix, je mentais et volais pour obtenir ce dont j'avais besoin. J'ai appris à devenir bruyante, agressive et paranoïaque envers autrui.

Ne vous méprenez pas : il s'agit là d'une réponse traumatique. Je ne dis pas que c'est le bon comportement à adopter. Je dis simplement que c'est ce que j'ai été amenée à devenir pour survivre. C'est resté gravé en moi.

Je constate parfois ces automatismes chez d'autres femmes trans : cette réponse instinctive "combat-fuite", aiguisée par des années de traumatisme, des personnes qui vous agressent, vous crachent dessus en public, vous tabassent, vous traitent comme un monstre.

Dans la vie de tous les jours, cela peut être : devenir virulente lorsque quelqu'un·e te rentre dedans, parler fort et vigoureusement pour s'assurer que tu es écouté·e, te tenir toujours prête au combat.

Dans la culture de la pureté militante, on parle de « monopoliser tout l'espace », de « profiter de ses privilèges masculins », d'« habitus d'homme », autrement dit, d'une tendance manipulatrice et de comportements inacceptables.

Nos traumas sont interprétés comme une raison valable pour nous exclure de notre communauté.

3. Les femmes trans sont soumises à des degrés d'exigence bien supérieurs à la moyenne

C'est par un insidieux deux poids deux mesures que la culture du call-out discrimine les femmes trans.

Les femmes trans, les personnes fem et effeminées sont souvent présentées comme des exemples de « parfaites victimes d'oppression », mises sur un piédestal par les communautés militantes, puis sévèrement, publiquement condamnées pour des erreurs politiques ou interpersonnelles.

Il ne s'agit pas de dire que les femmes trans ne peuvent pas faire de mal, ou qu'elles ne devraient pas être tenues responsables de leurs actes – pas du tout. Néanmoins, j'ai remarqué que les personnes cis sont rarement soumises au même degré de vigilance et de responsabilité pour des erreurs similaires.

Ici, le problème sous-jacent, c'est que la culture du call-out est plus qu'une tactique de responsabilisation, notamment pour les femmes trans : c'est un système qui peut être mobilisé contre nous par des personnes ayant plus de pouvoir, plus de privilèges, et un meilleur accès aux normes militantes, culturelles et linguistiques.

Porpentine Charity Heartscape, femme trans autrice et créatrice de jeux vidéos :

Depuis des années, les milieux queer/trans/féministes connaissent un afflux de femmes trans, souvent pauvres, handicapées et/ou souffrant de traumatismes. Ces communautés les ont maltraitées, les ont utilisées comme main-d'œuvre gratuite et les ont exploitées sexuellement.

Si l'un·e d'entre elles résiste, on la fait disparaître, de la manière banale, ennuyeuse et terrible qui menace de nombreuses personnes trans, un siège éjectable susceptible à tout moment d'être activé. Le logement, la communauté, la réputation – envolés. Personne ne la pleure, personne ne pose de questions. Tout le monde s'accorde à dire : elle devait être folle et problématique, et c'est pour ça qu'elle est partie.

Ce que Heartscape dénonce ici, c'est une culture du jetable, une culture militante qui prend et utilise les femmes trans, pour notre visibilité politique, notre travail et notre corps – puis nous jette lorsque nous faisons trop d'histoires ou sommes devenues inutiles.

4. La mort sociale est une mort pour les femmes trans

Le cœur du problème, quand la culture du call-out est utilisée contre les femmes trans, c'est qu'elle a littéralement le pouvoir de nous tuer.

De nombreux·ses militant·es novices apprennent d'abord la culture du call-out dans la vie étudiante ou sur Internet. Dans les deux cas, les conséquences peuvent sembler minimales. Après tout, quelle est la pire chose qui puisse arriver à un étudiant bourgeois recevant un call-out pour avoir dit quelque chose de misogyne dans un cours d'études de genre ? ou à un troll en ligne dont les commentaires ont été verrouillés ?

Pour de nombreux·ses militant·es cis, se faire call-out peut signifier perdre sa réputation ou ses ami·es, être humilié·e ou exclu·e d'événements collectifs. Ce sont des choses douloureuses, certes, mais qui en fin de compte ne représentent pas une grande menace.

En tant que femmes trans, en revanche, les réseaux communautaires assurent pour nous un soutien vital. C'est grâce au bouche-à-oreille et au savoir collectif que nous accédons à un logement, à des soins, à des emplois et même à de la nourriture. La plupart d'entre nous ne sommes protégées ni par la loi ni par les institutions. Pour nous, il n'y a pas de deuxième chance.

Pour nous, la mort sociale peut entraîner la mort, tout court.

Ce que j'essaie de vous dire, c'est que si la culture du call-out nuit aux femmes trans, alors elle nous nuit à toutes. C'est pour ça que je n'y crois plus.

Tout système de responsabilisation qui marginalise davantage les plus vulnérables ne peut être un véritable instrument de justice.

Et je ne crois pas non plus que de rejeter le call-out et l'exclusion des femmes trans signifie qu'on ne peut pas être tenues responsables lorsque nous agissons de manière abusive ou oppressive – nous sommes humaines, après tout.

Être humain·e signifie se tromper, blesser, souffrir, guérir.

Le mot clé ici étant *guérir*.

Si nous désirons construire des mouvements militants solides, nous devons aussi construire des stratégies de responsabilisation qui reconnaissent et soutiennent les vies des femmes trans et de toutes les autres personnes marginalisées – qui tiennent compte des contextes traumatiques et de l'accès réduit aux institutions d'éducation et de soin.

Nous devons nous méfier de la manière dont les systèmes judiciaires, tant légaux qu'informels, peuvent être utilisés pour manipuler et exploiter des personnes vulnérables – et nous devons remettre en question les systèmes qui traitent les gens comme des êtres jetables.

Nous devons nous aimer mutuellement – chaque personne qui compose « le mouvement », quelle que soit son identité – comme des êtres inestimables, sacrés, imparfaits, mais essentiels. Nous devons nous croire capables de créer une justice qui transforme au lieu de punir parce que nous n'avons pas d'autre choix.

Nous en sommes encore loin.

[1] [Alex V Green détaillait ainsi](#), à propos des violences conjugales : « L'association Stonewall, basée au Royaume-Uni, a publié une étude montrant [qu'une personne trans sur cinq \(20%\), en Grande-Bretagne, a été victime de violences conjugales en 2017 \[eng\]](#). En 2015, [une étude étatsunienne réalisée par le Centre national pour l'égalité trans \[eng\]](#) [The National Center for Transgender Equality] révélait que 54% des personnes interrogées avaient été victimes de violences familiales, et quasiment une personne trans sur quatre (25%) a été victime de violences physiques sévères de la part d'un·e partenaire (en comparaison, la moyenne nationale étatsunienne est de 18%). Et d'après [une étude de recherche étatsunienne de 2017 \[eng\]](#), les femmes trans sont 4,5 fois plus souvent victimes de violences conjugales que les femmes cis [3,5 fois pour les personnes de genres non-conforme qui n'ont pas renseigné de genre, 3 fois pour les personnes non-binaires, et 2,5 fois pour les hommes trans] » (ndlt).